

# Les communautés de pratique : Le cas du swing à Montréal

**Michel Tosto**  
dans le cadre du cours  
Économie du Savoir

**26 novembre 2003**



<b>LES COMMUNAUTÉS DE PRATIQUE .....</b>	<b>3</b>
THÉORIES ET IDÉES SUR LE PROCESSUS D'APPRENTISSAGE .....	3
DÉFINITION D'UNE COMMUNAUTÉ DE PRATIQUES.....	4
LES COMMUNAUTÉS DE PRATIQUE : LE CAS DU SWING À MONTRÉAL.....	5
<i>La danse swing à Montréal</i> .....	5
<i>Les bases conceptuelles de la communauté de pratique appliquée au swing</i> .....	7
LES COMMUNAUTÉS DE PRATIQUES ET LEURS IMPLICATIONS.....	15
ANALYSE CRITIQUE DES COMMUNAUTÉS DE PRATIQUE SELON WENGER (1996).....	17
<b>ANNEXE .....</b>	<b>18</b>
TABLEAU 1 – CLASSIFICATION DES PRINCIPALES DANSES SWING À MONTRÉAL .....	18
TABLEAU 2 – LES DIFFÉRENTES IDENTITÉS DU SWING ET LEUR CLASSIFICATION .....	19
TABLEAU 3 – PRÉSENCE DU SWING DANS LE MONDE .....	20
<b>BIBLIOGRAPHIE .....</b>	<b>21</b>

## Les communautés de pratique

Dans ce travail, je m'efforcerai d'analyser l'application de la théorie des communautés de pratique à travers un cas précis, soit celui de la communauté de danse swing de Montréal. Le plan proposé va comme suit. Premièrement, je présenterai la vision de Wenger (1996) sur l'état des théories et idées reçus sur ce qu'est le processus d'apprentissage, puis j'enchaînerai avec une définition de ce qu'est une communauté de pratique. Je me concentrerai ensuite à une étude en profondeur de la communauté de danse swing de Montréal à l'aide des sept éléments clef de Wenger (1996) sur quoi repose l'idée de communautés de pratiques. Je discuterai enfin des implications de la vision des communautés de pratique selon Wenger (1996) pour terminer par une réflexion sur leur application dans les entreprises.

### Théories et idées sur le processus d'apprentissage

Avant d'aborder les communautés de pratiques a proprement parlé, je crois, comme Wenger (1996), qu'il est important de comprendre les théories et idées préconçus sur ce qu'est le processus d'apprentissage pour bien saisir l'importance des communautés.

La compréhension des communautés de pratiques ne peut naître du moment que l'on accepte que l'apprentissage passe aussi par la socialisation, soit l'interaction des individus entre eux. Par opposition aux idées reçus où la transmission de savoir est nécessairement cantonnée à l'enseignement, et donc à une relation exclusivement maître-élève, ou encore figé dans le contenu des livres, l'idée de communauté de pratique postule que l'apprentissage passe aussi par la confrontation des idées entre les individus.

L'apprentissage à donc aussi un caractère social important. Pour Wenger (1996), les préjugés en matière d'apprentissage sont basés sur la croyance que « l'apprentissage est un processus individuel, qui a un début et une fin, qu'il doit être isolé de toutes autres activités et que l'enseignement est nécessaire pour qu'il y ait apprentissage ».

Cette conception du processus d'acquisition de connaissances se traduirait dans des examens scolaires conçus comme un duel auquel les étudiants doivent se livrer seul, où la

connaissance doit être appliquée hors de son contexte et où collaborer équivaut à tricher (Wenger 1996). Cette conception fait en sorte que l'apprentissage est souvent vu et vécu comme une tâche difficile et ardue. Il est vrai que je ne me rappelle guère d'amis pour qui apprendre était une activité plaisante, sauf pour ceux qui, en mêlant jeux et apprentissage, ne se rendaient pas compte des efforts qu'ils y mettaient. C'est presque à se demander pourquoi, alors que l'homme grandit, nous devons absolument séparer plaisir et apprentissage. Il me semble que la maternelle favorisait nettement davantage un apprentissage basé sur la socialisation et sur les jeux. Je me souviens des comptines et alphabet que nous répétions tous en cœur, et où notre apprentissage se faisait aussi en jouant à divers jeux dit « éducatifs ». De plus, je me demande si cette conception de l'apprentissage, décrite par Wenger (1996), n'est pas non plus le résultat de la montée de l'individualisme dans nos sociétés.

Enfin, si on assume que l'apprentissage est aussi un phénomène social, reflétant le caractère naturellement social de l'humain (Wenger 1996), l'idée de communautés de pratiques prends alors tout son sens. Mais qu'est-ce qu'une communauté de pratique concrètement? C'est ce que je tenterai de définir au point suivant.

### **Définition d'une communauté de pratiques**

Une communauté de pratique, c'est un groupe de personnes unies par une passion ou un intérêt commun pour une pratique, où l'activité principale du groupe est d'échanger de l'information et des connaissances et où cette activité contribuera au développement des connaissances dans le domaine, souvent de manière non délibérée. Pour Amin et Cohendet (2004), le but de toutes communautés de pratiques est d'améliorer la pratique, les « best practices », dont l'action même génère de nouvelles connaissances. La mise en pratique de ces connaissances et sa dissémination à l'intérieur comme à l'extérieur de la communauté est à la base de sa raison d'être. Une communauté de pratique serait donc un lieu d'échange où la connaissance est créée par l'interaction des membres et enregistrée dans de nouvelles pratiques innovatrices.

Les communautés de pratiques se distinguent des communautés épistémiques sur plusieurs points. Ces derniers ont comme but spécifique de créer de la connaissance, mais contrairement aux communautés de pratiques, elles ne les mettent pas en pratiques. De plus, selon Cohendet, Créplet et Dupouët (2003), les communautés épistémiques « produisent délibérément de nouvelles connaissances », tandis que les communautés de pratique « développent de nouvelles connaissances de manière plus indirecte, à travers leurs pratiques quotidiennes et la circulation de *best practices* ». Enfin, ces deux formes de communautés sont dites « autonomes » (Cohendet, Créplet et Dupouët 2003), car la cohérence de la communauté n'est assurée que par une passion commune pour un domaine, et non pas par une structure hiérarchique où les relations sont du type chef – subordonné.

Bien que nous ayons maintenant défini ce qu'est une communauté de pratique, nous ne savons rien sur les fondements qui expliquent sa constitution et sur les dynamiques qui l'animent. C'est donc ce que je vous propose de voir dans la prochaine section en analysant spécifiquement le cas de la danse swing à Montréal. J'étudierai donc uniquement un cas de communauté de pratique.

## **Les communautés de pratique : le cas du swing à Montréal**

Wenger (1996) pose sept principes de bases sur quoi repose l'idée et l'existence des communautés de pratiques. Tout en exposant chacun de ces principes, j'analyserai à chaque fois leur application en étudiant un cas remarquable de communauté de pratique, soit celle des danseurs et danseuses de swing de Montréal, une danse sociale fort populaire. Mais avant de passer aux sept principes de Wenger (1996), il est important d'expliquer ce qu'est la danse swing, le contexte dans lequel cette communauté évolue et ses caractéristiques propres.

### *La danse swing à Montréal*

Le swing est une danse sociale ayant ses débuts dans les années 20 et 30. À cette époque des « Jitterbugs » (expression de l'époque) et du charleston, tous dansaient une forme de

swing ou l'autre. Après la seconde guerre mondiale, elle fut remplacée par d'autres danses pour enfin redevenir populaire à la fin des années 80. Toutefois la popularité qu'elle connaîtra sera loin de celle qu'elle a connue dans les années 20 et 30. Aussi, le nombre d'adeptes est-il assez restreint et explique que les communautés de danse swing sont assez petites pour que les gens d'une même ville se connaissent tous plus ou moins personnellement. En effet, il n'est pas rare de revoir les mêmes personnes d'une semaine à l'autre. De plus, et cela sera intéressant pour notre cas, le swing est une danse sociale, c'est à dire qu'elle ne peut être pratiquée qu'avec la collaboration d'un ou d'une partenaire et que cela affectera profondément l'expérience et l'apprentissage de la danse.

Le swing, à l'instar de la salsa, est donc une danse libre, c'est à dire qu'elle n'a pas de règles fixes sur ce que devrait être la séquence des pas de bases et elle ne contient pas un répertoire fixe de mouvements valides et acceptés. Bien que pour apprendre à danser, il faille apprendre la séquence des pas et des mouvements de bases, il faut bien comprendre que ces derniers ne sont que des bases, c'est à dire qu'elles peuvent être « oubliées » pour le plaisir de la danse ou pour s'adapter à la musique ou à son partenaire. De plus, il est parfaitement normal de construire de nouvelles séquences de pas et de nouveaux mouvements. La seule règle d'or, c'est qu'il faut respecter le tempo de la musique. Innover est donc une part naturelle et importante de cette danse.

Enfin, le terme swing englobe en fait une variété de danses de styles relativement semblables (East Coast Swing, Lindy Hop, Balboa, Charleston, pour en nommer que quelques-uns) qui se dansent tous sur des musiques plus ou moins similaires.

L'apprentissage des techniques de danse est un processus allant de l'assez long et complexe pour le Lindy Hop, requérant au minimum une année de pratique intensive avant d'atteindre un niveau intermédiaire, à un apprentissage relativement simple dans le cas du East Coast Swing, c'est à dire 6 mois de pratique pour le niveau avancé. Le tableau 1 en annexe montre les différents types de danses swing pratiquées à Montréal. Enfin, pour l'étude qui nous intéresse, je me concentrerai sur l'analyse de la scène swing de Montréal, Canada, sachant qu'il y a des communautés dans plusieurs grandes villes dans

le monde et qu'elles se ressemblent sur une grande majorité des points (voir tableau 3 en annexe).

### *Les bases conceptuelles de la communauté de pratique appliquée au swing*

Wenger (1996) pose sept principes de base de sur quoi reposent l'idée et l'existence des communautés de pratiques. Notez que ces principes constituent du même coup une théorie générale de l'apprentissage et expliquent comment se fait l'apprentissage et ce que cela implique pour l'être humain. Sans plus tarder, je passe donc à l'analyse de ces principes et à l'étude de l'application de chacun au monde de la danse swing à Montréal.

1. **L'apprentissage fait partie intégrale de la nature humaine.** L'humain apprend à tout moment, qu'il y prenne part activement ou pas, que ce soit voulu ou pas, que ce soit bon ou pas. Comme le dit bien le vieux dicton, « on apprend tous les jours ». Ainsi, selon Wenger (1996), pour que se fasse un apprentissage, il n'est pas nécessaire ni souhaitable de forcer un apprentissage. Ce qu'il faudrait plutôt faire, c'est travailler à la création d'un environnement propice à l'échange efficace de connaissances.

Dans le swing, le simple acte de danser fait que l'on apprend automatiquement, qu'on le veuille ou non, que ce soit prévu ou pas, et ce, dans une direction qui souvent échappe à l'esprit et sur laquelle les danseurs ont peu de contrôle. De plus, et par définition, la danse est une activité qui ne s'apprend que par la pratique. De ce fait, on peut dire que c'est une activité à forte connaissance tacite. Il est en effet presque impossible d'apprendre à danser en lisant un livre. Les seules choses qui pourront être codifiées seront les séquences d'enchaînement des routines populaires comme le Big Apple ou le Shim Sham, mais pour être en mesure de danser adéquatement ces routines, il faudra avoir pratiqué au préalable chacun des mouvements de la séquence d'enchaînement.

Enfin, pour exercer la pratique de la danse swing, il existe à Montréal quelques endroits gérés par des danseurs, pour les danseurs. Ces endroits, studios et bars, sont conçus avec l'esprit de donner aux danseurs et danseuses un espace suffisamment grand pour danser,

doté d'un bon plancher, tout en réservant un espace pour que les gens puissent socialiser entre eux, échanger des idées sur leur passion, sans être enterré par la musique. Wenger, McDermott et Snyder (2002) soulignent d'ailleurs l'importance de laisser des moments de socialisation entre les membres d'une communauté pour permettre le renforcement des liens.

2. **Apprendre est fondamentalement un phénomène social.** Mais surtout, apprendre est une activité tellement engagée dans la participation sociale qu'il est impossible de la détacher de cette expérience (Wenger 1996). Dans cette optique, il n'y aurait aucune différence entre participation sociale et apprentissage. Le simple fait de participer nous fait entrer dans la roue de l'apprentissage. Pratiquer devient donc apprendre, ce qu'on appelle aussi « learning by doing ». À l'université, dans les travaux d'équipes, le fait d'échanger nos idées et de les confronter les fait évoluer à un tel niveau qu'il aurait été impossible d'atteindre sans cette mise en commun des idées. Cette interaction sociale est donc une source importante d'innovation. Autre exemple, David Matsumoto (2002), dans sa critique des changements culturels au Japon montre bien que les Japonais sont très bons pour apprendre à lire et écrire l'anglais, ce qu'ils apprennent dans les livres, mais quand vient le temps de le parler, ils en sont incapables parce qu'ils ne le pratiquent pas.

Il est impossible d'apprendre à danser le swing sans interaction sociale. Le swing est une danse sociale et par définition, elle se pratique nécessairement avec un ou une partenaire. Ce n'est donc que « socialement » que l'on peut apprendre à danser. Mais ce qui est particulier des danses sociales, et du swing, c'est que dans la pratique, pour bien danser et avoir du plaisir, il est nécessaire d'adapter son style à celui de notre partenaire, tout en respectant l'ambiance (*ou le feeling*) dans laquelle musique nous entraîne. Ainsi, nous exécuterons des mouvements de complexité différente, selon ce que la musique nous inspire et selon les capacités de notre partenaire (qui s'apprend par essais et erreurs). Un danseur expérimenté qui dansera avec une partenaire de plus bas niveau devra restreindre sa gamme de mouvements, mais cela lui donnera aussi l'occasion de pratiquer solidement

ses mouvements de bases et d'improviser davantage sur ces mouvements de bases. Pour une danseuse débutante dansant avec un danseur plus expérimenté, cela sera une belle occasion d'apprendre de nouveaux mouvements qu'elle n'aurait peut-être jamais imaginés. Enfin, il n'est pas rare de voir les gens s'installer en marge du plancher de danse pour pratiquer certains mouvements avec son ou sa partenaire et souvent, les danseurs avoisinants n'hésitent pas à venir donner leurs trucs.

*In fine*, l'apprentissage de la danse swing dépendra de plusieurs facteurs dont le ou la partenaire avec qui on danse, ses talents et son style, du type de musique qui est joué et le tempo, du degré d'adhérence du plancher de danse (car certains mouvements nécessitent des planchers plus ou moins glissants que d'autres), de l'espace disponible sur le plancher de danse, etc. Cependant, ce qui affectera le plus l'apprentissage, ce sont les gens avec qui on pratique.

3. **Apprendre change qui nous sommes.** Au fur et à mesure que l'on construit son savoir, on définit par le fait même son identité. Wenger (1996) donne l'exemple des alcooliques qui, en apprenant à devenir sobre, prouvent à eux même et au monde qu'ils font maintenant partie d'une autre classe. C'est donc par l'apprentissage que l'individu se définit dans le monde et qu'il crée son identité, mais surtout, c'est à partir du moment qu'il aura appris les connaissances de base de la communauté qu'il souhaite intégrer qu'il sera accepté en son sein.

Dans le monde du swing, est considéré un danseur toute personne qui a débuté son apprentissage de la danse et ce, peu importe le niveau auquel elle est rendue. Par contre, contrairement à la définition de Wenger (1996), il n'y a pas de base minimale de connaissance nécessaire pour être reconnu comme tel au sein de la communauté. La seule chose qui est demandée, c'est d'avoir un intérêt pour l'apprentissage et la pratique de la danse swing.

C'est au fur et à mesure qu'une personne perfectionne son art, et selon le type de danse qu'il privilégie (voir le tableau 1 en annexe), que se définira une identité plus fine. Ainsi,

on dira d'une personne apprenant le « Jive » qu'elle est une « jiver », ou pour le « Lindy Hop », un « lindy hopper ». Aussi, le niveau de perfectionnement fera en sorte que les gens seront classés en termes de « débutant », « intermédiaire », « avancé » et « professionnel ». Remarquez que l'égalité sous-entendue des membres entre eux fait en sorte que cette dernière distinction n'est qu'implicite. Ils ne se différencient jamais par en termes de niveau de perfectionnement, car cela aurait tendance à signifier qu'il existe des « bons danseurs » et des « mauvais danseurs » et toute personne transgressant cette règle prend le risque de se faire exclure de la communauté.

4. **Apprendre exige l'engagement dans la pratique.** Cette idée reprend un peu celles énumérées au point 2 et au point 3. Pour Wenger (1996), afin d'être acceptée par une communauté, il est nécessaire de participer à l'activité sociale de celle-ci. Ainsi, ce ne peut être que par la participation que l'on y affirme son appartenance. En ce sens, notre degré d'activité dans la communauté définira notre place en son sein. Il y aurait donc une « classification » qui s'opérerait dans les communautés selon notre niveau d'engagement.

Nous avons vu au point 3 qu'il existe deux niveaux d'identités chez les danseurs de swing d'une même communauté, soit selon le niveau de perfectionnement de l'art et selon le type de danse principalement pratiqué. On pourrait en ajouter une troisième, soit selon le niveau d'engagement dans l'apprentissage et la pratique de la danse en question. Ainsi, premièrement, il y a les « hard core » (je ne traduis pas, car même si la communauté de Montréal est francophone, c'est le terme qui est employé), ceux qui profitent de toutes les occasions qui se présentent pour danser, participent à tous les ateliers donnés par des professeurs étrangers de haut calibre et qui se déplacent fréquemment dans les villes environnantes pour apprendre ou faire la fête à un de ces « lindy exchange » (que j'expliquerai plus loin). Puis il y a les « réguliers », ceux qui participent assez régulièrement aux soirées de danse, mais qui ne voyagent pas souvent et qui ne participent pas à tous les ateliers offerts. Enfin, il y a les autres, les « occasionnels », ceux qui viennent danser une fois par mois et que l'on voit seulement de temps à temps aux ateliers.

Le tableau 2 en annexe présente le portrait complet des différents niveaux d'identités. Vous remarquerez qu'il y en a plus de trois, mais je reviendrai sur les autres niveaux au fur et à mesure que le sujet s'y prête.

Dans la communauté swing de Montréal, il est clair que plus une personne est engagée, plus elle apprendra rapidement, mais aussi plus son sentiment d'appartenance au swing sera fort. Si bien que certains n'hésitent pas à dire qu'ils font partie de ce qu'ils appellent « la grande famille du swing ». Souvent, ces gens retrouvent la majorité de leurs amis dans cette communauté, c'est à dire qu'ils ont peu d'amis en dehors de la communauté ou que ces derniers sont plus ou moins marginalisés. Ceci est peut-être difficile à croire, mais quand une personne est à ce point engagée dans le swing, son apprentissage et sa pratique, très souvent, toutes les autres activités sont marginalisées. Bref, ceux qui sont « hard core » le sont vraiment et dans tous les sens du mot. Leur argent et leur temps libre y vont, ils trouvent leur amoureux ou amoureuses dans la communauté, etc.

5. **Notre apprentissage reflète notre participation dans une communauté.** Selon Wenger (1996), c'est au fur et à mesure que les gens partagent leurs connaissances à l'intérieur de la communauté que se développe une pratique commune ou « best practice ». En plus des règles, symboles, mythes et légendes, c'est donc par le temps et l'expérience que se construiront les bases de connaissances sur lesquelles les communautés deviendront des expertes. Puis, ce sera de l'agrégation de ces expériences pratiques, que se formera l'identité de la communauté. Ainsi, il sera impossible de dissocier pratique, activité, connaissance et appartenance.

Le swing à Montréal a débuté en 1998. À cette époque, il n'y avait qu'une seule école de danse (Swing Express) et un seul endroit où danser (le Swing Ring). De plus, les gens ne dansaient que trois types de swing, soit le East Coast Swing, le Charleston et le Jive. La scène de Montréal en était à ses premiers balbutiements. Puis avec le temps, la communauté a grandi et amélioré ses pratiques en empruntant des idées développées dans

d'autres communautés, mais aussi en faisant elle-même évoluer la danse selon son style propre (voir tableau 1 en annexe pour plus amples détails).

Dans la communauté swing de Montréal, de ce que j'ai pu observer, l'identité qui domine le plus les relations entre les membres est celle qui est fondée sur l'ancienneté. Ancienneté pas tellement dans le sens d'expérience ou de sagesse, mais plutôt dans le sens que les danseurs d'une même ancienneté ont « grandi ensemble ». En effet, les danseurs d'un même niveau d'ancienneté se reconnaissent et dansent souvent entre eux parce qu'ils ont appris des mêmes professeurs et évolués dans la communauté en même temps. Ils ont partagé les mêmes moments de frustrations, les mêmes blocages dans leur apprentissage, les mêmes sessions d'entraide, appris les mêmes petits trucs et partagent la même histoire et les mêmes amis, soit les autres danseurs et danseuses avec qui ils ont évolués dans leur apprentissage.

Enfin, l'intrapreneurship dans la communauté sera surtout présente chez les anciens étant toujours relativement impliqués. Notez, que l'intrapreneurship existe aussi chez les autres niveaux d'ancienneté (adultes et nouveaux), mais ils auront besoin de l'aide des anciens pour que leur projet fonctionne. En effet, ce sont ces derniers qui possèdent le know-who, qui sont capable de relier efficacement les personnes clef nécessaire à la réussite d'un projet et qui ont la légitimité suffisante pour que le projet gagne la confiance de la communauté.

#### **6. L'apprentissage demande de reconnaître les frontières des communautés.**

Alors qu'une communauté se forme, il se crée par définition une frontière entre ceux qui y participent et les autres. Selon Wenger (1996), cette frontière se formera à cause des différences que l'apprentissage et la pratique commune créeront entre les antagonistes et ce, à trois niveaux : l'identité communautaire, le langage commun et les valeurs partagées. Ces frontières auront aussi pour rôle de délimiter le pourtour et les limites de la communauté et de définir qui est membre de la communauté, « nous », et les autres, « eux ». Enfin, ces frontières ont non seulement pour rôle de délimiter un ensemble de pratiques communes, mais ce

sera au point de friction entre les communautés, leurs pratiques et leurs idées, que naîtront les innovations et par définition, que se créera la connaissance.

Dans le monde de la danse swing, la participation active à la communauté demande aussi l'apprentissage des règles implicites qui ont été bâties au fil du temps. Par exemple, ce n'est que suite à quelques accidents que les « arials », technique de danse qui consiste à envoyer sa partenaire dans les airs, que cette pratique a été officieusement bannie. Aujourd'hui, ceux qui font des « arials » risquent de se faire exclure de la communauté. Autre exemple, on y apprend aussi des valeurs qui, afin de favoriser l'intégration des nouveaux et débutants, exigent de la part des plus expérimentés et des plus anciens de demander à danser avec au moins une personne qu'ils ou elles ne connaissent pas pendant toutes soirées de danse. Notez que ce genre de comportement et de règles implicites sont souvent l'objet de discussion dans les forums sur Internet, lieu d'échange privilégié des membres.

Comme Wenger (1996) le mentionne, on peut dire que les plus grandes innovations dans la danse se font effectivement au point de friction entre les communautés et sous-communautés. Tous les types de danses swing ont en commun qu'ils sont des dérivées d'une même danse, le Lindy Hop, mais que chacune a développé sa propre séquence de pas et ses propres mouvements, tout en conservant certaines bases communes avec le Lindy Hop. Ils sont ainsi plus ou moins compatibles un envers l'autre. En effet, il est habituellement relativement aisé, à quelques exceptions près, pour une personne dansant un type de danse d'incorporer les mouvements d'un autre type de danse. Par exemple, un « Jiver », ayant son propre répertoire de mouvement correspondant au bagage que ce style implique, peut beaucoup apprendre d'un « East Coaster ». Se faisant, quelques adaptations sont nécessaires et de là naît l'innovation. Mais le phénomène ne se limite pas aux interactions entre danseurs de différents types de danses.

L'innovation et l'échange d'idées sur les pratiques existent aussi à plusieurs autres niveaux. Les différentes villes du globe (voir tableau 3 en annexe) ont chacune leur communauté de danse et chacune aura développée son propre style et ses propres valeurs

(notez que les valeurs varient, mais sont relativement standards dans la « grande famille du swing »). Ce n'est pas pour rien que les gens, surtout les « hard core », voyagent dans les autres villes avoisinantes ; c'est pour apprendre leurs pratiques.

Cette idée est d'ailleurs reconnue par le fait que les villes organisent des « lindy exchange », et il y en a presque à chaque semaine. Ces événements invitent tous les danseurs de la planète à venir fraterniser, le temps d'un week-end, avec les danseurs de la ville hôte, à danser avec eux et du même coup, partager leurs pratiques de la danse tout en confirmant leur appartenance à la « grande famille du swing ». Wenger, McDermott et Snyder (2002) disaient d'ailleurs qu'il faut des événements de routines pour que se crée des liens solides, mais qu'il faut aussi des événements d'envergure pour créer un sentiment commun d'aventure. Notez que les apprentissages dans les « Lindy Exchange » ne se font pas par l'enseignement, mais par le biais de la pratique et l'apprentissage que cette activité induit. Plusieurs danseurs et danseuses de Montréal, revenant du dernier « Chicago Lindy Exchange », me disaient à quel point ils avaient appris à danser le « blues » là-bas.

Enfin, nous avons vu que les innovations pouvaient se créer entre les « types de danses » et entre les « villes », mais il existe aussi entre les « niveaux d'apprentissage », les « niveaux d'ancienneté » et entre les « écoles ». Certaines personnes apprennent justement plus d'un type de danse afin de pouvoir varier leur style et trouver différentes sources d'inspiration. D'autres apprendront des danses non-swing, comme le ballet, le jazz, le tap dancing ou le hip hop, le tout, dans le but d'incorporer ces connaissances dans leur swing et ainsi le faire évoluer. On parle d'ailleurs aujourd'hui de « Hip Hop Lindy » et autres variantes du genre.

- 7. L'apprentissage vit de tensions entre les communautés locales et celles plus globales.** Dans une organisation, comme dans une société, les individus peuvent faire partie de plusieurs communautés de pratiques, chacune pouvant être une sous communauté d'un ensemble plus grand. Par exemple, on peut être de la communauté des infirmières de l'urgence et faire en même temps partie du plus

grand ensemble des infirmières de l'hôpital sacré-cœur. Selon Wenger (1996), les défis émergeront du besoin de faire l'adéquation entre l'appartenance à la communauté locale, ses exigences et ses pratiques, sans pour autant perdre de vue le fait qu'on appartienne aussi à un plus grand ensemble et que les pratiques locales doivent aussi être cohérentes avec celui-ci.

Dans la communauté swing, il est évident qu'une personne peut appartenir à plus d'une sous-communauté à la fois. On peut suivre ses cours à l'école de danse « Swinging Air Force » tout en dansant aux soirées de « Cat's Corner » sans pour autant être perçu comme un « traite » par son école. En effet, la diversité de point de vue et de styles est reconnue comme une richesse qui aide à ce que la danse swing évolue. Comme dans toutes communautés, il y a des éléments politiques qui jouent, mais ce qui prime avant tout, c'est la pratique de la danse et l'appartenance à la « grande famille du swing ». Dans cette optique, et comme je l'ai mentionné auparavant, les identités ne jouent pas un rôle de clivage dans la communauté du swing. Tous, peut importe leur niveau, leur style, ou leur appartenance, peuvent contribuer au développement des « best practices ». Quand des conflits identitaires émergent entre les sous-communautés, ce qui arrive tout de même de temps à autre, l'issue passe souvent par le rappel qu'ils sont tous des danseurs et qu'ils sont unis par une seule chose, la passion de la danse swing. Le respect et la diffusion de cette passion passent avant toutes choses.

## Les communautés de pratiques et leurs implications

À la lumière des sept principes de bases sur quoi reposent l'idée et l'existence des communautés de pratiques selon Wenger (1996), plusieurs leçons peuvent être tirées. Si l'apprentissage est un processus social, naturel à tous instants de la vie et indissociable de l'action et de la pratique, alors il apparaît clair qu'on ne peut pas empêcher la connaissance d'être développée et partagée par les communautés de pratiques. Dans les termes de Cohendet, Créplet et Dupouët (2003), les communautés de pratiques sont « auto-organisées par essence et il est donc impossible de les diriger de manière conventionnelle ». Bref, elles ne peuvent pas être dirigées par un pouvoir centralisé. À Montréal, une structure voulant représenter la communauté swing a d'ailleurs tenté de

s'organiser cet été. Cependant, elle fut rejetée par les membres puisqu'elle était perçue comme voulant régir leur vie et ainsi brimer l'esprit de liberté et d'égalité propre à la communauté.

Selon Wenger (1996) et Wenger, McDermott et Snyder (2002), la seule chose qui peut être faite dans une communauté, c'est de lui donner les outils nécessaires pour faciliter la participation et l'échange d'idées en son sein. Dans cette optique, le rôle des technologies de l'information n'est pas à négliger et ce, bien qu'elles ne créent les communautés, celles-ci étant d'abord fondées sur la convergence d'une passion commune.

Dans le milieu de la danse swing de Montréal, la technologie Internet joue un rôle central. Sans elle, il n'y aurait pas de communauté de pratique. Premièrement, il y a le site Internet [www.swinginmontreal.com](http://www.swinginmontreal.com) qui est entretenu par quelques personnes de la communauté et qui est financé par les écoles de danses et autres partenaires commerciaux intéressés. Le site est l'endroit idéal pour tout savoir sur la communauté, les écoles de danses, les soirées, les activités, événements spéciaux, etc. Puis, il y a le forum de discussion, communément appelé la « swing list », où les membres des différentes sous-communautés peuvent échanger leurs trucs et astuces, mais c'est surtout un endroit où se discute les règles d'éthiques régissant la vie dans cette communauté.

Cohendet, Créplet et Dupouët (2003) soulignent d'ailleurs l'importance des technologies de l'information et d'une bonne communication dans le cas des communautés dispersées, ce qui est certainement le cas quand on parle de la grande communauté swing mondiale. À cet effet, il existe un site, [www.lindyexchange.com](http://www.lindyexchange.com), géré bénévolement par des danseurs américains, qui agit à titre d'intermédiaire entre les danseurs du monde entier et les villes hôtes en réunissant dans un calendrier facile à comprendre tous les événements mondiaux majeurs, y compris les fameux « Lindy Exchange » et ce, sans frais. Après s'être inscrit à un tel événement, les organisateurs de la ville hôte vous envoient un e-mail détaillant avec quel membre de leur propre communauté vous serez en contact et chez qui vous pourrez dormir pendant la tenue du « Lindy Exchange ». Ce genre de système favorise indéniablement l'émergence d'un sentiment d'appartenance à la « grande famille du

swing », tel que décrit auparavant. Ce site offre même un autre service qui permet de contacter les membres des communautés en dehors des périodes d'événements. Ce qui fait que peu importe où vous allez, vous avez toujours le moyen de vous mettre en contact avec un « ami du swing » et participer à l'échange de pratiques.

Ce qui est le plus merveilleux, c'est qu'à la base de cette réussite, on trouve un fort sentiment de confiance entre les membres des diverses communautés et ce, peu importe où on est sur la planète. Les danseurs sont tous liés par cette passion pour la danse, pour sa pratique, sa diffusion et son évolution et en quelque part, c'est cette pratique commune qui fait que les gens se sentent égaux entre eux et que la confiance s'installe. Tocqueville avait d'ailleurs déjà relevé que le statut d'égalité entre les individus d'une population s'accompagne habituellement par une confiance accrue.

### Analyse critique des communautés de pratique selon Wenger (1996)

À mon avis, le fonctionnement des communautés de pratique pures, c'est à dire sans qu'il existe de hiérarchie ou d'autorité directe, au sens de Wenger (1996) ne peut être viable que dans la mesure où l'apprentissage de chaque individu n'est utile qu'à lui-même et que les connaissances acquises ne sont pas critiques à sa survie ou à l'atteinte d'un but spécifique. Dans le swing, la connaissance a le droit d'évoluer dans n'importe quelle direction. Il n'y a pas de « bons » ou « mauvais » apprentissages.

Dans une entreprise, la problématique est tout autre. Ces dernières doivent, pour survivre, se constituer une base de connaissances qu'elles voudront exploiter commercialement et qui doit par conséquent avoir une certaine valeur à cette fin. Pour se faire, il sera important que le savoir acquis par les employés, qui peuvent faire partie d'une communauté de pratique informelle au sein l'entreprise ou pas, aident celle-ci à atteindre des buts précis (solution à un problème) ou le but global de toutes entreprises, la rentabilité. Comment allier communautés de pratiques et gestion efficace des entreprises est une question qui demeure ouverte et qui devra attendre qu'un autre se penche sur le problème.

## ANNEXE

Tableau 1 – Classification des principales danses swing à Montréal

Types de danse	Complexité	Popularité	Dansé...	Sur musique
Lindy Hop	*****	*****	Comme danse principale	Lente à rapide
East Coast Swing (ECS)	*	***	Comme danse principale (surtout par les débutants)	Moyenne à rapide
Jive	**	**	Comme danse principale	Moyenne à rapide
Charleston	***	***	S'incorpore dans l'ECS et le Lindy Hop	Moyenne à rapide
Blues	***	**	S'incorpore dans le Lindy Hop	Lente
Balboa	***	**	S'incorpore dans le Lindy Hop	Rapide
Collegiate Shag (Shag)	*****	*	Comme danse principale	Rapide
West Coast Swing (WCS)	***	*	Comme danse principale	Moyenne à rapide

Légende : Lorsqu'on dit qu'une danse est dansée comme danse principale, cela signifie qu'elle contient assez d'éléments pour être dansé le temps d'un morceau de musique complet. Le Charleston, le Balboa, le Shag et le Blues sont des danses complémentaires qui viennent ajouter à la diversité et à la richesse de l'expérience lorsque incorporés aux danses dites « principales ».

Source : L'auteur

## Tableau 2 – Les différentes identités du swing et leur classification

Les niveaux d'identités sont aussi des variables qui subdivisent la communauté de Montréal en sous-communautés.

Niveau d'identité	Caractéristiques descriptives
Par niveau de connaissance	<ul style="list-style-type: none"> <li>◆ Débutant</li> <li>◆ Intermédiaire</li> <li>◆ Avancé</li> <li>◆ Professionnel (professeur et troupe de danse)</li> </ul>
Par type de danse (voir tableau 1)	<ul style="list-style-type: none"> <li>◆ « Jiver »</li> <li>◆ « Lindy Hopper »</li> <li>◆ Etc.</li> </ul>
Par niveau d'engagement	<ul style="list-style-type: none"> <li>◆ Hard core</li> <li>◆ Régulier</li> <li>◆ Occasionnel</li> </ul>
Par affiliation à une école de danse (définie aussi le style)	<ul style="list-style-type: none"> <li>◆ Swinging Air Force (SAF)</li> <li>◆ Cat's Corner</li> <li>◆ Swing Express</li> <li>◆ Indépendants (aucune affiliation)</li> </ul>
Par ancienneté (l'année indique la date de début dans la communauté)	<ul style="list-style-type: none"> <li>◆ Anciens (1998 – 1999)</li> <li>◆ Adultes (2000 – 2002)</li> <li>◆ Nouveaux (2003 – aujourd'hui)</li> </ul>
Par ville d'attache (définie le style)	<ul style="list-style-type: none"> <li>◆ Montréal (<i>pot pourri</i>)</li> <li>◆ Québec (<i>techniquement fort</i>)</li> <li>◆ Toronto (<i>vitesse</i>)</li> <li>◆ New York (<i>vitesse et finesse</i>)</li> <li>◆ Chicago (<i>blues</i>)</li> <li>◆ Etc.</li> </ul>
Globale	Les danseurs s'identifient aussi comme faisant partie de la grande communauté mondiale, la « grande famille du swing ».

Source : L'auteur

Tableau 3 – Présence du swing dans le monde

Continent	Régions
Amérique du Nord	<ul style="list-style-type: none"> <li>• Canada               <ul style="list-style-type: none"> <li>▪ Montréal, Québec, Toronto, Vancouver</li> </ul> </li> <li>• États-Unis (la <i>mecca</i>)               <ul style="list-style-type: none"> <li>▪ Los Angeles, San Francisco, Houston, Seattle, Denver, Miami, Philadelphie, New York, Boston, Chicago, Ithaca, Detroit, Rochester, et plusieurs autres</li> </ul> </li> </ul>
Europe	<ul style="list-style-type: none"> <li>• France</li> <li>• Allemagne</li> <li>• Grande-Bretagne</li> <li>• Suède (<i>très fort</i>)</li> </ul>
Asie - Pacifique	<ul style="list-style-type: none"> <li>• Japon</li> <li>• Corée du Sud</li> <li>• Singapour</li> <li>• Australie</li> </ul>

Note : Cette liste est loin d'être exhaustive, mais donne une bonne idée des principales régions affectées par la fièvre de la danse swing.

Source : L'auteur

## Bibliographie

**A. Amin** et **P. Cohendet**. « *Architecture of knowledge : firms, capabilities and communities* », chapitre 6, à paraître Oxford University Press, 2004.

**Etienne Wenger**. « *Communities of practice : The social fabric of a learning organisation* ». Health Forum Journal, juillet/août 1996, 39, 4, p. 20

**Etienne Wenger**. « *Practice, learning, meaning, identity* », Training, Février 1997, 34, 2, p. 38.

**Etienne Wenger, Richard McDermott** et **William M. Snyder**. « *It Takes a Community* ». CIO, Framingham, 15 mai 2002. Vol. 15, no. 15, p. 1.

**David Matsumoto**. « *The new Japan : debunking seven cultural stereotypes* », Yarmouth, MA : Intercultural Press Inc, 2002.

**Patrick Cohendet, Frédéric Créplet** et **Olivier Dupouët**. « *Innovation organisationnelle, communautés de pratiques et communautés épistémiques : le cas de Linux* ». À paraître, 2003.